

cher les faveurs momentanées dont on peut être comblé. Ainsi je ne doute point que l'envie, la médisance et même la calomnie ne dirigent contre votre réputation, contre votre conduite leurs traits, les plus acérés, voire même les plus empoisonnés ; il m'est revenu, vous le dirai-je, quelques rumeurs, qui ne sont sans doute que de faibles échos de ce qui se proclame tout haut dans votre propre ville ; eh bien on répand ici que vous ne devez votre avancement qu'au zèle avec lequel vous avez tenu l'administration au courant de tout ce qui se disait et se faisait à Québec ; que vous poussiez l'espionnage, excusez ce vilain mot, mais c'est celui dont on se sert tout haut pour qualifier vos éminents services ; que vous poussiez donc l'espionnage jusqu'à raconter mot pour mot dans les lettres que vous transmettiez au siège du gouvernement, les conversations tout entières de vos amis qui ne se défiaient pas de vous. Quelle abomination ! mais ce n'est rien encore ; on dit de plus que lorsque vous n'aviez rien à transmettre d'intéressant, vous poussiez la perversité jusqu'à inventer des renseignements, jusqu'à imaginer des intrigues, que vous dévoiliez ainsi sans peine. O dépravation de la dépravation ! A quoi nous pousse l'inimitié politique ! je m'explique ; à quoi l'inimitié politique pousse nos adversaires ; car n'allez pas croire que je veuille vous blâmer de pareille chose ; tout ce qu'on peut faire pour aider à la cause que nous soutenons et qui nous soutient est moral et noble puisqu'elle tend au bien du pays. Vous devez accepter tous ces déboires, mon cher ami, avec cette philosophie et cette résignation que doivent vous inspirer trois cents louis par année, car c'est là, si je ne me trompe, le montant de l'intérêt que vous devez désormais porter à la chose publique. C'est bien magnifique pour commencer et surtout, permettez-moi de le dire, pour un homme comme vous qui n'avez jamais marché avec le peuple, qui au contraire avez toujours été plus ou moins étroitement lié, non pas avec les hommes du pouvoir, mais avec les amis des amis des gens qui avaient quelque influence sur les personnes qui conduisent les gouverneurs.

Votre brillant succès encouragera, je l'espère, une foule de jeunes gens à suivre vos traces et à embrasser les nobles couleurs du vigérisme ; c'est ainsi que les choses les plus insignifiantes en elles-mêmes ont quelquefois les plus beaux résultats ; il pourrait bien arriver que quelques nominations faites à propos parmi les hommes qu'on s'attend le moins à voir avancer produisent une réaction dans l'opinion que ne causerait point l'entrée au ministère du plus grand personnage. J'aime à croire, mon cher, que votre zèle ne se ralentira point par la récompense que vous avez obtenue, mais qu'au contraire vous vous appliquerez à faire fleurir et multiplier par votre exemple l'intéressante classe des *loose-fishes* qui est encore trop peu répandue dans Québec, ce glorieux foyer du patriotisme têtue et désintéressé. Depuis que vous avez une place, le premier venu peut en ambitionner une autre, car dès qu'on verra que l'on récompense l'opinion, les services et non point l'aptitude et les talents, chacun s'efforcera d'en mériter ; voilà comme j'entends la justice égale appliquée à la politique, car la nature donne les talents et la volonté l'opinion. Je prends ici tant que je puis votre défense auprès de qui vous attaque ; j'ose croire que vous voudrez bien réciproquer le service en me rendant la pareille dès que j'aurai goûté aux réalités des faveurs du pouvoir qui ne m'a pas encore donné que des à comptes.

Tout à vous.

UN VIGERISTE

*Qui vit dans l'espérance.*

P. S. Dans votre prochaine dépêche au siège du gouvernement ayez l'obligeance de dire combien je pourrais être utile à l'administration ; vous devez voir que je ne suis pas sot et que je puis jouer mon rôle tout comme un autre.